

Réflexions en forme de réponses : à propos du codage dans la recherche qualitative

Magali Ayache

ESCP-Europe et Université Paris-Ouest

Hervé Dumez

CNRS / École polytechnique

Nous remercions Florence Allard-Poesi, Hervé Laroche, Véronique Steyer et Catherine Voynnet-Fourboul pour leurs contributions au débat sur le codage et leurs témoignages. Nous voudrions, dans les pages qui vont suivre, revenir sur les points, importants et éclairants, qu'ils ont soulevés.

Le rôle du codage dans la démarche qualitative : les deux extrêmes

Pour comprendre le rôle que peut jouer le codage dans une démarche de recherche qualitative, il convient de partir de deux approches extrêmes qui nous apparaissent problématiques.

La première, inspirée de la théorisation ancrée, énonce que le chercheur, partant de rien, va faire émerger des catégories conceptuelles à partir de son matériau en mettant des étiquettes (*naming*) sur les unités de sens (la totalité de son matériau découpé en unités). Les catégories vont émerger par des regroupements d'étiquettes et des mises en relation (codage axial). Cette approche est problématique sur deux plans : en pratique, parce qu'elle est quasiment impossible à réaliser sérieusement sur un matériau de plusieurs centaines de pages ; en théorie, parce qu'elle repose sur le vieux schéma de la philosophie empiriste (présenté par exemple dans le *Traité de la nature humaine* de Hume) selon lequel les catégories émergeraient spontanément du chaos des unités empiriques comme étiquetage de ressemblances.

Une seconde approche, que l'on peut qualifier de scientifique, propose une autre vision de la recherche. Le chercheur doit disposer au départ d'une question de recherche, préciser ses cadres conceptuels, élaborer un protocole de recherche (par exemple, un guide d'entretiens construit à partir de la question de recherche et de ces cadres conceptuels), recueillir le matériau, puis le coder, toujours en fonction de sa question et de ses concepts de départ. Cette approche est également problématique. En pratique (sans doute peut-on ajouter : fort heureusement), il est rare que l'on commence une étude de cas en sachant exactement quelle question de recherche on va traiter : une étude de cas demeure quelque chose de l'ordre de l'aventure ; selon l'expression habituellement employée, qui demanderait à être précisée mais qui n'est pas fautive, elle relève d'une démarche exploratoire ; or, un explorateur a sans doute des idées sur ce qu'il peut découvrir, mais vagues, et l'exploration, généralement, le surprend. Sur le plan épistémologique, ce type de choix pose le problème de la circularité : d'un matériau riche, on s'est organisé pour n'extraire que ce qui

intéressait la théorie de départ. À l'arrivée, on a toute chance de confirmer les cadres théoriques que l'on s'était choisis et, au mieux, de les avoir raffinés à la marge.

Peut-on concevoir la démarche qualitative comme étant autre chose que ces deux approches et, si oui, quelle est alors la place du codage dans cette démarche ?

Le rôle du codage dans la démarche qualitative : une autre voie

L'autre voie consiste à penser que la démarche qualitative ne part pas de rien, mais qu'elle ne démarre pas avec une question de recherche figée et des cadres théoriques rigides. Elle part d'un problème, au sens de Popper (Popper, 1979 ; Dumez, 2010). Et elle part d'orientations de départ pour aborder ce problème, ce qu'un des fondateurs de la démarche qualitative appelle « *orienting theories* » (Whyte, 1984, p. 118). Il ne s'agit pas d'hypothèses théoriques, il s'agit de cadres permettant de s'*orienter* dans les données, tout en étant suffisamment lâches pour ne pas *structurer* le matériau et donc les résultats.

Le processus d'ensemble de la recherche peut alors se lire, comme le suggère Hervé Laroche, comme une spirale : la recherche part du problème et des orientations théoriques et elle y revient, mais en ayant progressé dans la détermination du problème et des théories à partir du matériau empirique recueilli et traité. La circularité se fait spiraloïde. Cette transformation peut se faire en boucles successives, de nature abductive (David, 2000 ; Dumez, 2007). Dans une telle approche, le matériau doit permettre d'explorer, c'est-à-dire d'établir des liens avec des théories qui n'étaient pas présentes à l'origine de la recherche et qui sont apparues durant la démarche elle-même, de créer des concepts (avec prudence – Dumez, 2011a), de mettre en évidence des mécanismes, des enchaînements. Il doit permettre d'augmenter, pour reprendre l'image, la hauteur de la spirale, c'est-à-dire l'apport scientifique dû à la recherche. Le codage est l'outil employé pour ce faire. Florence Allard-Poesi (2011) a donc raison de dire que le codage est orienté par la problématique de départ (*orienting theory*) et, en même temps, qu'il participe à la problématisation, c'est-à-dire à l'élaboration théorique qui est un processus se déroulant tout au long de la recherche, par boucles successives. Catherine Voynnet-Fourboul note justement que la revue de littérature doit se faire une première fois dans la phase d'orientation, puis être refaite lors de la phase qu'elle appelle « résurrection ». Comment procède le codage dans une telle approche ?

La multidimensionnalité du codage

Trop souvent, le codage a été vu comme une relation bijective entre une unité de sens et un code-étiquette. Nous avons beaucoup insisté dans notre papier sur la multidimensionnalité du codage (en employant les termes « multinominal » et « multi-thématique »). Mais nous n'avons sans doute pas été assez clairs dans notre formulation, ce que Florence Allard-Poesi a souligné à juste titre. La multidimensionnalité du codage se joue selon nous à trois niveaux :

- au niveau des unités de sens, chaque unité de sens peut appartenir à plusieurs séries d'unités de sens, et donc se prêter à plusieurs types de traitement comparatif (ressemblances/différences). C'est ce que nous avons appelé le codage multinominal. Florence Allard-Poesi en donne l'exemple suivant. L'unité de sens : « le fait que les attentes de mon chef ne soient pas claires m'énerve » peut être incluse dans une série sur « les attentes du chef telles que perçues par le subordonné » et elle peut aussi être incluse dans une série « les émotions dans la relation hiérarchique » (du fait de l'énervement). Dans la

première série, les unités de sens seront comparées quant à ce qui est dit de la clarté ou du flou des attentes que le subordonné ressent, par exemple. Dans la seconde série, elles seront comparées quant à la qualité émotionnelle reliée à la perception des attentes : il est probable que certains pensent que le flou des attentes de leur supérieur garantit leur autonomie, et s'accompagne donc d'une émotion positive ; d'autres le ressentent négativement, s'en énervent ou s'en désespèrent ; peut-être d'autres encore y sont-ils indifférents. Peut-être ces *predicted effects* seront-ils infirmés par le travail de comparaison systématique mené sur les séries. En insistant sur le codage hiérarchique plutôt que sur le codage en réseau, Catherine Voynnet-Fourboul propose une approche qui nous semble rejoindre sous une autre forme ce que nous avons proposé comme codage binominal par le genre proche et la différence spécifique.

- au niveau de l'ensemble du matériau, le traitement peut se faire à l'aide d'un jeu de thèmes. Dans le travail cité de Magali Ayache, portant sur la relation hiérarchique, quatorze thèmes ont été utilisés. D'où l'idée de codage multithématique. Plusieurs points sont ici importants. Le premier est le bricolage. Les thèmes viennent de théories (LMX, théorie de l'agence, rôles, etc.), uniquement prises sous la forme d'orientations théoriques, et du matériau lui-même (certains entretiens ayant par exemple fait l'objet d'un traitement proche de celui de la théorisation ancrée). Certains thèmes sont à la fois des thèmes théoriques et des thèmes émergeant des entretiens (la confiance, par exemple). Encore une fois, ce choix est, consciemment, bricolé, pour minimiser les risques de circularité et de biais. Deuxième remarque, les thèmes se chevauchent et se différencient. Par exemple, le thème des attentes (comment le subordonné perçoit ce qu'on attend de lui) n'avait pas été distingué du thème des objectifs. En effet, le subordonné perçoit en grande partie ce qu'on attend de lui à travers les objectifs qui lui sont fixés. Mais il est apparu finalement que les deux thèmes, même s'ils se recouvraient en grande partie, méritaient d'être traités de manière autonome, quitte à être évidemment rapprochés dans un second temps. En effet, les attentes se réduisent-elles aux objectifs ? Les objectifs constituent-ils le cœur même des attentes ? Si l'on veut maintenir ces questions ouvertes, ne pas projeter du pré-tranché (Florence Allard-Poesi rappelle que *decidere* signifie au sens propre « trancher »), il apparaît intéressant d'accepter le recouvrement partiel des deux thèmes « attentes » et « objectifs » mais de les traiter de manière indépendante. Enfin, les thèmes ont été choisis en nombre suffisant pour garantir une assez grande diversité, et en nombre pas trop important pour rester gérables. Quatorze (ou quinze si l'on distingue les thèmes « attentes » et « objectifs ») a paru être le bon chiffre. À partir de là, le matériau a été quadrillé. Chaque thème a été traité en tant que tel par un travail systématique sur les ressemblances/différences entre unités de sens. Pour résumer : premier point, les thèmes sont bricolés, mélangeant orientations théoriques et idées issues du matériau ; deuxième point, ils se recoupent partiellement ; troisième point, ils sont en nombre suffisant pour garantir une large diversité, mais en nombre pas trop grand pour permettre de gérer l'ensemble du matériau. Comme Florence Allard-Poesi l'a souligné, ces différents thèmes ne relèvent pas d'un angle unique, mais sans doute de plusieurs (on retrouve ici la dimension du bricolage). Le codage mené par Véronique Steyer autour de la notion de *sensemaking*, à partir de plusieurs thèmes (*frame, cue, discrepancy*) semble, quant à lui, plutôt relever d'un type de codage multithématique défini à partir d'un angle (le *sensemaking*). La

question qui se pose alors est : faut-il trouver d'autres angles, de manière à retrouver la dimension de bricolage, et donc d'ouverture, ou en rester à ce codage centré sur un angle, qui présente un plus grand risque de circularité mais focalise mieux le codage ? Véronique Steyer (2011) a tenté d'articuler les deux : opérer ce codage centré autour d'un angle, mais le compléter avec d'autres types de codage.

- ce que souligne Florence Allard-Poesi très justement est que ce maillage multithématique, selon un ou plusieurs angles, dépend de la subjectivité du chercheur et de ses orientations théoriques de départ. Un autre chercheur pourrait utiliser – et sans doute utiliserait – un autre maillage fait de thèmes pour les uns sans doute assez proches, pour d'autres différents. C'est ici, nous semble-t-il qu'apparaît la notion de perspectives multiples possibles. Sur un même matériau, selon les orientations théoriques de départ du chercheur, plusieurs perspectives sont évidemment possibles. Ces perspectives ont une dimension subjective, qui est celle de toute démarche scientifique. Le travail de construction du problème scientifique, notamment via la revue de littérature (Dumez, 2011b), permet d'explicitier la perspective et de la rendre critiquable, ce qui est la dimension fondamentale de la démarche scientifique (Popper, 1979). En ce sens, comme le note avec audace Catherine Voynnet-Fourboul (peut-être, pour notre part, n'irions-nous pas tout à fait aussi loin), le codage ne suit pas ou ne précède pas l'analyse, il est l'analyse.

La multidimensionnalité du codage se joue donc autour de ces trois niveaux. Notre thèse est que l'importance de la multidimensionnalité réside dans le fait de garantir un quadrillage ouvert du matériau recueilli. Quadrillage, parce que le matériau est découpé en séries multiples, qui s'entrecroisent, et garantissent un maillage d'ensemble, dont le but est d'être relativement fin pour être fécond. Ouvert, parce que le bricolage limite l'effet de circularité et de biais qui est au contraire maximal dans le codage dit « théorique ». Ce quadrillage ouvert limite également, du même coup, les effets liés à la subjectivité du chercheur – quelle que soit la perspective adoptée, les résultats du codage ont sans doute des chances d'être assez proches. Pour nous, ce quadrillage doit être construit activement, de manière ouverte donc bricolée, et il ne résulte pas naturellement de l'hétérogénéité du matériau, même si celle-ci peut aider à le construire.

Faut-il coder, et si oui coder à plusieurs reprises, de manière différente ?

Hervé Laroche soulève plusieurs questions essentielles, quant à la nécessité de coder ou non. La première est : l'attention flottante n'est-elle pas une méthode alternative au codage, tout aussi efficiente du point de vue de la recherche ? La réponse est très probablement positive. Il est possible que le besoin de publier, dans des revues anglo-saxonnes, marquées par une certaine réflexion épistémologique et méthodologique, conduise à survaloriser aujourd'hui le codage, présenté comme une sorte d'équivalent en rigueur de ce que sont les méthodes économétriques dans le quantitatif – ce qu'il n'est évidemment pas. Le point important est bien celui que relève Hervé Laroche : est-ce que le codage produit quelque chose d'original, ou non ? Le codage pour le codage, pratiqué comme alibi scientifique, n'a pas d'intérêt. La deuxième question est la suivante : un chercheur expérimenté, conceptuellement et méthodologiquement outillé, ne parvient-il pas plus vite au même résultat sans coder plutôt qu'en codant ? La troisième, qui est liée : le codage n'est-il pas alors une façon pour le jeune chercheur de se rassurer en pensant qu'il va pouvoir mettre sa subjectivité outillée de côté, alors qu'il faut justement qu'il développe cette

dernière ? La réponse à ces questions est difficile. Les deux auteurs du papier sont une jeune chercheuse et un chercheur d'âge nettement plus mûr. Dans le cas du contrôle aérien, l'expérience a montré que des choses étaient apparues à partir du codage, qui ne l'étaient, ou pas aussi nettement auparavant. Peut-être le codage n'a-t-il été qu'un facilitateur, pour reprendre le terme de Hervé Laroche. Mais la clarification d'une idée est essentielle dans un processus de recherche, et tout instrument qui la facilite a une grande valeur. Ceci vaut pour un jeune comme pour un moins jeune. La seconde remarque est que l'outillage du chercheur expérimenté est à la fois un avantage et un inconvénient. Combien de chercheurs brillants et mûrs ont passé leur vie à retrouver les théories qu'ils avaient mises au point dans leur jeunesse tout le restant de leur vie ? Peut-être le détour par le codage tel que présenté dans ce papier (l'expression, très juste, est empruntée à Hervé Laroche), leur aurait-il permis de s'écarter de leur outillage théorique et conceptuel à tendance circulaire, et de continuer à explorer.

Si l'on choisit donc de coder, faut-il le faire à plusieurs reprises, selon des méthodes différentes, et/ou combiner codage et attention flottante ? Florence Allard-Poesi, Véronique Steyer et Catherine Voynnet-Fourboul le pensent et c'est ce que nous avons avancé dans notre conclusion. Cette perspective est séduisante mais probablement difficile en pratique, pour deux raisons. Une méthode de codage tout d'abord, quelle qu'elle soit, est déjà très consommatrice en temps et en énergie – Catherine Voynnet-Fourboul insiste à juste titre sur le caractère psychiquement épuisant du codage. En mener deux, ou un codage puis une démarche par attention flottante, devient une tâche considérable. Ensuite, une approche par codage structure le matériau d'une certaine manière. Avant de mener une autre approche, il faut sans doute laisser passer un certain temps, rouvrir la réflexion en ré-élargissant la revue de littérature, bref se dépendre de la première approche. Si l'on peut surmonter ces difficultés pratiques, par contre, employer plusieurs méthodes de codage (Florence Allard-Poesi) ou mener une approche d'attention flottante après plusieurs approches de codage (Véronique Steyer) permettent de renforcer deux points qui nous paraissent essentiels : la multidimensionnalité de la démarche et le quadrillage du matériau. Si, par exemple, différentes méthodes de codage ont été pratiquées, mais non sur la totalité du matériau, comme c'est semble-t-il le cas de la démarche adoptée par Véronique Steyer, l'attention flottante pourrait permettre de se réappropriier la totalité du matériau – les effrayantes 1148 pages...

Références

- Allard-Poesi Florence (2011) “Le codage n'est pas un ‘truc’, ou du codage comme ‘problématisation’”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 3-8.
- David Albert (2000) “Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées”, in David Albert, Hatchuel Armand & Laufer Romain, *Les nouvelles fondations des sciences de gestion : Eléments d'épistémologie de la recherche en management*, Paris, Collection FNEGE, Editions Vuibert, pp. 83-109.
- Dumez Hervé (2007) “Rodin, le Balzac et l'étude de cas”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 3, pp. 35-38.
- Dumez Hervé (2010) “Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4, pp. 3-15.
- Dumez Hervé (2011a) “Qu'est-ce qu'un concept ?”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 1 – Supplément : “Les concepts en gestion : création, définition, redéfinition”, pp. 67-79.
- Dumez Hervé (2011b) “Faire une revue de littérature : pourquoi et comment ?”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2, pp. 15-27.

-
- Laroche Hervé (2011) “Réflexions sur le codage”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 9-10.
- Popper Karl (1979) “La logique des sciences sociales” in Adorno Theodor & Popper Karl (1979) *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, pp. 75-90.
- Steyer Véronique (2011) “Réflexions sur le codage : une expérience”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 6, n° 4, pp. 11-17.
- Voynet-Fourboul Catherine (2011) “Le codage des données qualitatives : un voyage pragmatique”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 7, n° 3, pp. 19-27.
- Whyte William Foote (1984) *Learning from the field: a Guide from Experience*, Thousand Oaks (CA), Sage ■